

# le loup au crépuscule

Kent Nerburn







# le loup au crépuscule

*L'éditeur tient à remercier très chaleureusement  
Joseph Monteillard pour son aide précieuse dans la finalisation de cet ouvrage.  
Le traducteur, pour sa part, remercie grandement Mylène.*

Titre d'origine: *The Wolf at Twilight*

© Kent Nerburn 2009

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN: 978-2-37385-311-7

Dépôt légal: octobre 2024

Conception graphique: Sandrine Duvillier

Image de couverture: © Geoff Robins/AFP

Les Éditions du Sonneur  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# le loup au crépuscule

---

Kent Nerburn

---

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Charles Pommel





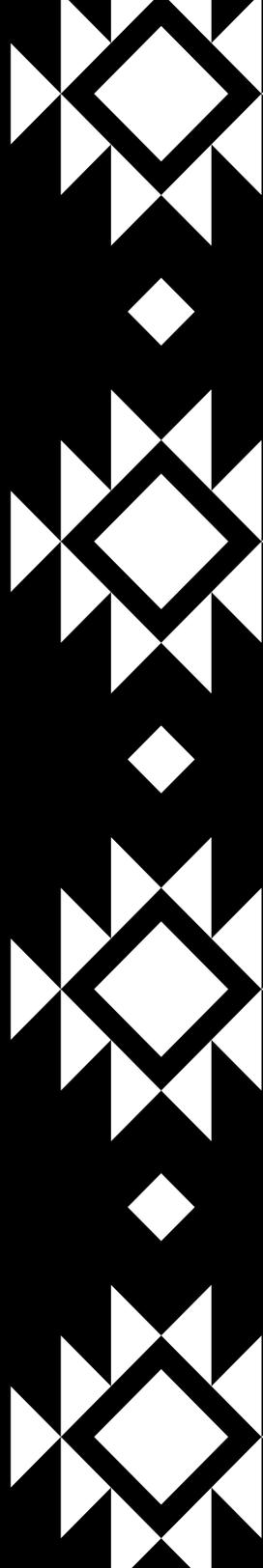
*Ce livre est dédié à Dan (1913-2002),  
et à tous ceux qui n'ont jamais osé parler.*

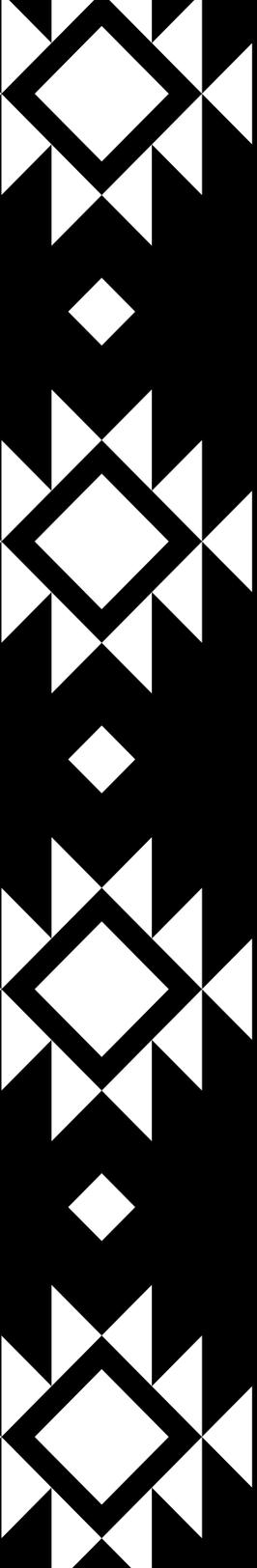
« Si tu perds une chose importante,  
reviens sur ton chemin la chercher, tu la retrouveras. »

SITTING BULL



**DES VOIX  
LOINTAINES**







## « FATBACK EST MORTE »

MES JAMBES SE DÉROBÈRENT au moment où je lus les mots inscrits sur un morceau de papier.

« Fatback est morte. »

Pas seulement parce que j'apprenais la mort de Fatback, même si cette nouvelle m'attristait profondément. Mais surtout à cause de la présence de cette missive, coincée sur le pare-brise de ma voiture, dans la réserve indienne de Red Lake, au nord du Minnesota, à des centaines de kilomètres de l'endroit où Fatback avait vécu et où, visiblement, elle était morte. Cela, et la petite bourse en peau de daim pleine de tabac qui y était attachée.

Fatback était un labrador noir – une bonne chienne – ayant appartenu à Dan, un vieux Lakota qui vivait au fin fond des plaines du Dakota. Il y a plusieurs années, à la suite de la publication d'un livre de mémoires des anciens que j'avais réalisé avec des étudiants de Red Lake, Dan m'avait contacté pour que je vienne le voir afin de m'entretenir avec lui. Sa demande était vague et m'avait laissé à la fois sceptique et dubitatif. J'y étais malgré tout allé, non sans réticence, et cela avait transformé ma vie. Nous

avons travaillé, voyagé, et écrit un livre ensemble<sup>1</sup>, dans lequel le vieillard raconte un tas d'histoires, ses mémoires et ses réflexions sur le peuple indien et notre terre américaine. Pourtant, sans que je puisse expliquer pourquoi, nous ne sommes pas restés en contact après la parution du livre. Peut-être parce que nous appartenions à deux mondes trop différents. Peut-être parce que l'attachement qui nous liait nous était inconfortable à tous les deux – Dan me permettant, en quelque sorte, d'apaiser ma culpabilité vis-à-vis de mon père et des choses que j'aurais dû faire ou dire au moment de son décès, et moi permettant à Dan, d'une certaine manière, de me substituer à son fils qui était mort bien trop tôt dans un accident de voiture et à qui il avait initialement confié la tâche de rassembler ses réflexions et d'écrire son histoire.

Mais peu importe. Lorsque nous nous étions serré la main avec un sentiment de promesse et d'amitié il y a de cela quinze ans, au bord d'une route poussiéreuse du Dakota, nous avons tous deux compris au fond de nous-mêmes que notre temps ensemble avait touché à sa fin. Nous avons partagé une période de nos vies, nous avons accompli quelque chose d'estimable; et cela, pour chacun de nous, était suffisant.

Mais désormais, tout remontait à la surface. Il venait à nouveau de me contacter – si c'était bien lui – et avait rouvert une porte que j'avais crue fermée à jamais.

---

1. *Ni loup ni chien*, traduction de Charles Pommel, préfaces de Robert Plant et Kim Pasche, dessins de Baudoin, Les Éditions du Sonneur, 2023. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)



– Qu’est-ce qui te fait penser que c’est vrai? demanda Louise. Tu connais la *rez*, y a plein de blagueurs par là-bas.

– Pas avec le tabac, dis-je en lui montrant la bourse en peau de daim.

Pour le peuple indien, le tabac est un cadeau du Créateur. Il vient de la terre et s’envole vers le paradis. Lorsque le Créateur voit du tabac, il est attentif. Donc lorsque quelqu’un offre du tabac, c’est un acte sacré. Cela signifie que le Créateur est appelé comme témoin. Je ne connaissais aucun Indien qui s’en serait servi pour un canular ou une blague.

– Je peux pas laisser tomber, continuai-je. Il faut que je sache.

– Tu pourrais retourner à Red Lake et poser des questions là-bas.

– À qui? C’était un pow-wow. Il y avait des centaines de voitures garées – des gens du Dakota du Nord, du Dakota du Sud, du Montana, du Canada.

– Tu pourrais peut-être essayer de contacter Dan. Ou bien sa famille.

Je baissai les yeux. Elle avait raison. Mais, en vérité, j’avais peur. Je n’avais jamais vraiment reparlé aux acteurs de *Ni loup ni chien* – le livre que nous avions conçu avec Dan – depuis qu’il avait été publié. J’avais entendu dire qu’ils l’avaient bien accueilli. Mais certains passages avaient pu déplaire, et je craignais les mécontentements et les reproches qui pourraient surgir si je m’autorisais à m’impliquer de nouveau dans leurs histoires.

Et puis, il y avait une question plus épineuse, plus dérangeante : Dan n'avait pas été payé pour son travail sur le livre. Il avait voulu qu'il en soit ainsi, mais malgré cela, j'avais été rongé par une culpabilité lancinante de n'avoir pas fait davantage pour lui et sa famille.

Mes yeux se posèrent sur la petite bourse que je tripotais. Ce n'était pas un simple cadeau, c'était un appel. Si elle provenait réellement de Dan ou de l'un de ses proches, c'était une main tendue que je ne pouvais ignorer.

Je la remis délicatement dans la poche de ma chemise et me dirigeai vers le téléphone. C'était peut-être là une prise de contact nécessaire, trop longtemps repoussée. Ou encore l'occasion de retourner à Dan le cadeau qu'avait été son amitié.

La dernière fois que je l'avais appelé, il n'avait pas souhaité me parler – sorte de caprice de vieillard. Je m'imaginai que rien n'avait changé – si par chance il était encore vivant. Mais depuis toutes ces années, le service téléphonique s'était amélioré, les téléphones portables avaient fait leur apparition et j'étais sûr que parmi tous les gens que j'avais rencontrés là-bas, certains seraient désormais facilement joignables.

La réalité ne s'avéra pas aussi simple. Alors que j'épluchai Internet et composai le numéro des renseignements, je me rendis compte, à mon grand désarroi, que je ne connaissais les noms de famille de personne. Le seul à avoir toujours été appelé par le sien était moi – « Nerburn ». Eux, c'était Dan, Grover, Wenonah, ou je ne sais quel surnom bizarre par lesquels ils avaient l'habi-

tude d'être désignés dans la réserve. Là-bas, si jamais vous aviez la chance d'être présenté, c'était toujours sans formalité. Un simple : « Ça, c'est Nerburn. Ça, c'est Wenonah. » Je n'avais donc aucun moyen d'avancer dans mes recherches.

Enfin, il m'apparut que ma seule chance était de trouver le numéro d'une entreprise du coin. Or il n'y avait qu'une seule entreprise sur la *rez* dont je me souvenais du nom.



– Ouais ? dit une voix.

Elle était telle que je me la rappelais : profonde, sombre et lente, comme provenant du fond d'un puits.

– Jumbo ? fis-je.

– Ouais.

Je pouvais presque le voir dans son immense jean pendouillant et ses baskets sales sans lacet, son T-shirt blanc tout aussi sale tendu comme une tente sur son ventre impressionnant, sa main aussi grosse qu'un jambon agrippée au combiné graisseux.

– C'est Nerburn, le mec...

– La Nissan, m'interrompit-il. On en a plein ici aussi maintenant.

Le commentaire me fit sourire. Qui d'autre que Jumbo aurait répondu sur sa ligne professionnelle en disant : « Ouais ? » Il faut avouer que son affaire n'était pas ordinaire. Son activité principale était la réparation de véhicules, mais il s'occupait également des grille-pain, des pompes, et, de manière générale, de tout ce

qui était fait de ressorts, de leviers et de pièces articulées. Son enseigne, peinte irrégulièrement à la main, indiquait quelque chose comme « Répare les trucs cassés », avec une variété de guillemets et de parties soulignées ne correspondant à aucune règle typographique connue de moi – ni d’ailleurs de personne. Ses outils se bornaient à une collection de clés à molette de plombier et de marteaux, tous couverts de plusieurs couches de graisse et éparpillés aléatoirement sur un plan de travail noir et encombré. La mécanique de précision et les réparations délicates n’étaient pas son fort.

– T’as un problème avec le pick-up ? demanda-t-il.

– Non, non. Je l’ai vendu il y a des années, répondis-je.

– Je te l’aurais pris. Du bon pick-up, ça.

– Aussi bon qu’un Chevy ?

C’était une blague entre nous.

– T’as quoi maintenant ?

– Un break Toyota.

Il émit un grognement grave dont le sens était indéchiffrable.

Cela me faisait plaisir d’entendre la voix de Jumbo, mais je savais que je forcerais un peu la chance en tentant de l’embringer dans une trop longue conversation. Les dernières fois que nous nous étions vus, il avait rarement dit plus de deux mots à la suite – qui concernaient souvent la nourriture ou les machines. J’en vins donc à l’essentiel.

– Jumbo, j’ai trouvé un mot sur ma voiture à Red Lake disant que Fatback était morte.

– Ouais, elle est partie l’hiver dernier. Hyper vieille.

– Mais Dan est toujours vivant?

– Il l’était hier.

J’entendis le bruissement d’un emballage qu’on déplie, suivi d’un bruit de mastication.

– Donc, t’arrives quand? demanda-t-il.

La question me surprit.

– Quand? J’y ai pas encore réfléchi.

– Tu devrais. Le vieillard compte sur toi.

– Ah bon? Comment ça?

– Je sais pas. Il compte sur toi.

– Comment tu sais ça?

– Je le sais.

J’essayai d’obtenir davantage d’informations, mais il n’avait rien à ajouter. Je raccrochai donc, complètement abasourdi. Tout cela n’avait aucun sens. Fatback était morte depuis des mois, pourquoi le mot maintenant? Comment Jumbo savait-il que Dan m’avait contacté? Et à quel sujet le vieux comptait-il sur moi?

De nouveau, je m’étais fait avoir par le protocole de la réserve. Il n’était pas question pour Jumbo de parler au nom de Dan ni d’essayer d’analyser ses motivations. Il ne faisait que transmettre l’information.

Pour lui, le fait que Dan voulait que je vienne suffisait. Le « pourquoi » n’était pas son affaire, et comment Jumbo l’avait appris ne devait pas être pas la mienne.



– Je sais pas quoi faire, dis-je à Louise. Pourquoi il a pas juste écrit un mot pour m’indiquer qu’il voulait me voir? Pourquoi, s’il veut pas parler au téléphone, il a pas demandé à sa petite-fille Wenonah de m’appeler, comme la dernière fois? Et comment ils ont su que c’était ma voiture?

Louise se contenta de hausser les épaules. Elle aussi avait travaillé dans les réserves. Elle savait que ces questions étaient futiles.

– Qu’est-ce que tu veux? demanda-t-elle. C’est la seule question à te poser.

Je secouai la tête et soupirai.

– Y aller, je crois... Il paraît qu’il m’attend.

– Alors, vas-y, conclut-elle. Tu te sentiras mal sinon.

– Bon, mais seulement une semaine. Pas plus.

Elle me regarda d’un air résolument sceptique.

Mais j’étais le plus sérieux du monde.

J’avais plusieurs travaux d’écriture en cours et des conférences de prévues.

De plus, l’été, plutôt court au nord du Minnesota, était déjà bien entamé. Louise était certes une femme incroyablement patiente, mais elle adorait les visites estivales que nous rendaient nos familles et amis, et elle ne voulait pas que je les rate. Je ne pouvais donc pas me permettre de me faire piéger comme lors de mon dernier séjour là-bas, quand Dan et son ami Grover m’avaient littéralement kidnappé. Cette fois-ci, je devais reve-

nir vite. Pas de « temps indien ». Mes engagements étaient des engagements de Blanc, et ils étaient définis par l'horloge et les *deadlines*.

Une semaine. Pas plus.